

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

(N° 5. — MAI 1854.)

I.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

TENUE LE 25 AVRIL 1854,

SOUS LA PRÉSIDENTENCE DE M. DE BARANTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le président proclame membres de la société, après leur admission par le Conseil :

867. M. DE COUSSEMAKER, juge au tribunal de Dunkerque, membre du Conseil général du département du Nord ; présenté par M. Bellaguet. M. Didron sera son correspondant à Paris.

864. M. le marquis DE NADAILLAC, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 12, présenté par M. P. Mérimée.

866. M. DE FRÉMERY, membre du Conseil de la société asiatique, rue Bonaparte, 20 ; présenté par M. Lascoux.

865. Mme LEBE-GIGUN, ancienne directrice des études de la maison impériale d'éducation des orphelins de la Légion d'honneur à Saint-Denis, rue de Chabrol, 36.

801. Mme SÉLOBAS, directrice actuelle des études du même établissement, pour la bibliothèque, à Saint-Denis.

Ces deux dames présentées par MM. Magin-Marens et Bellaguet.

Ouvrages offerts.

De la part de l'Académie royale des sciences de Bavière :

Le tome VII, 1^{re} livraison, de ses Mémoires (*Abhandlungen*, etc.), classe d'histoire. 1 vol. in-4. Munich, 1854.

— *Gelehrte Anzeigen*. Année 1853, n^{os} de juillet à décembre. In-4.

— *Bulletin de l'Académie*. Année 1853. In-4.

— Trois dissertations historiques, publiées en 1853 et en 1854, sous les auspices de l'Académie, par MM. Wittmann, Fallmerayer et G. M. Thomas.

De la part de diverses autres sociétés savantes :

Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 2^e année. 1854, janvier-mars, n^{os} 9, 10, 11. Paris. In-8.

Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest (Poitiers). 1^{er} trimestre de 1854. In-8.

Annales agricoles, etc., publiées par l'Académie de Saint-Quentin. 2^e série, t. IX et X. 1851-1852. In-8.

Correspondance.

M. le comte de Sclopis, sénateur du royaume de Piémont, informe le Conseil de la Société de l'histoire de France qu'il a été appelé à remplacer feu M. le chevalier César de Saluces dans les fonctions de président de la Commission royale des études de l'histoire nationale. Il sera heureux de continuer avec la Société les relations qui existent depuis nombre d'années, et il s'empressera de lui envoyer ceux des volumes de la collection des *Monumenta patriæ* qu'elle n'aurait pas encore reçus.

— M. Wiedmann, bibliothécaire de l'Académie royale des sciences de Bavière, fait hommage des publications ci-dessus annoncées et accuse réception des derniers envois de la Société.

— M. de Chabrier, directeur général des Archives de l'empire, s'empresse de mettre à la disposition de la Société, pour son assemblée générale de 1854, la salle des cours de l'école des chartes.

— M. de Wailly, directeur de cette école, donne avec le plus grand plaisir, en ce qui le concerne, la même autorisation.

Travaux de la Société.

Le Conseil décide que la première partie de l'Annuaire de 1854, contenant le calendrier, le règlement et la liste des membres, sera mise le plus prochainement possible à la disposition des sociétaires, et que la

deuxième partie contenant la suite de la *Topographie ecclésiastique de la France* (archidiaconés, archiprêtres, doyennés), sera distribuée un peu plus tard, aussitôt que l'impression des diocèses destinés à l'Annuaire de 1884 aura été terminée. La correction toujours très-lente et très-difficile des épreuves, ainsi que les desiderata de quelques diocèses des Germaniques, ne permettent pas encore à l'auteur, M. J. Desnoyers, d'achever ce travail, comme il l'avait espéré, pour la prochaine assemblée générale.

Le Conseil s'occupe de plusieurs projets de publication; le Comité chargé de les examiner et d'en donner son avis n'ayant pu se réunir, leur adoption définitive est renvoyée à une prochaine séance.

La copie du quatrième et dernier volume des Mémoires de l'avocat Barbier sera mise sous presse dans le courant du mois de mai; l'éditeur, M. de La Villegille, en prend l'engagement.

M. de Barante donne quelques détails sur les nombreux matériaux que M. le duc de Noailles avait rassemblés depuis longtemps pour la nouvelle édition de la correspondance de Mme de Maintenon, déjà accueillie avec faveur par le Conseil.

M. le président émet aussi l'opinion exprimée par plusieurs membres de la Société qu'il pourrait être utile de joindre une traduction aux œuvres historiques de Thomas Bazin, dont l'impression a été définitivement arrêtée.

Le Conseil décide l'impression d'une notice analytique très-abrégée des ouvrages publiés jusqu'ici par la Société, et qui reproduirait, en la complétant, celle publiée déjà en 1847. Cette notice, qui serait répandue à grand nombre, serait destinée à faire connaître davantage la Société et ses travaux. M. le rédacteur du *Bulletin* est invité à préparer cette notice.

Le Conseil fixe l'ordre du jour de la prochaine assemblée générale, qui aura lieu le 2 mai prochain. Après le discours du président, les rapports du secrétaire et des censeurs et les élections, la Société entendra la lecture d'une notice historique de M. V. Le Clerc.

La séance est levée à cinq heures.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

TENUE LE 2 MAI 1854,

Dans la salle des Cours de l'École des Chartes, à l'hôtel des Archives de l'Empire,

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. LE BARON DE BARANTE,

Membre de l'Académie française.

DISCOURS DU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Le Président, M. de Barante, prononce le discours suivant :

« Messieurs,

« Le Conseil de la Société avait jusqu'ici chargé son président de vous rendre compte de celles des publications prochaines, qui lui avaient paru destinées à vous intéresser davantage. Aujourd'hui, il m'a confié l'accomplissement d'un devoir, dont vous ne vous étonnerez pas de nous voir préoccupés. Nous avons voulu vous entretenir de regrets que vous partagez, de sentiments auxquels vous vous associez, ainsi que tous les amis des lettres et des études historiques.

« Nous avons perdu un des fondateurs de notre Société, un des hommes que nous nous honorions le plus de compter parmi nous, qui nous encourageait et nous guidait dans nos travaux, qui nous donnait l'exemple de l'exactitude dans les recherches, de la sagacité dans l'interprétation des documents et des témoignages du passé.

« Vous voyez, messieurs, que je vous parle de M. Guérard ; sa vie entière, qui s'est terminée avant la vieillesse, fut consacrée à l'étude. Dès son jeune âge il n'avait pas un autre goût, pas une autre ambition, pas même l'ambition du succès ni de la renommée ; il aimait, pour sa propre satisfaction, à savoir, avec conscience, avec détail, avec certitude ; il ne se lassait point de chercher tant qu'il n'avait pas atteint une conviction démontrée ; de sorte qu'en travaillant sans distractions et avec une patience infatigable, il a laissé peu d'ouvrages. Mais ce qu'il a publié a un caractère complet et achevé ; les résultats de tant de recherches, d'un examen si réfléchi, ne ressemblent pas à des hypothèses

ingénieuses, à des systèmes plus ou moins bien conçus, ils forment un ensemble de faits constatés.

« M. Guérard était né à Montbard, le 13 mars 1797; son père était greffier de la justice de paix, et il eut pour parrain M. Nadault, conseiller au parlement de Dijon, beau-frère de Buffon. — Il fut élève du lycée de Dijon, depuis 1807 jusqu'à 1815; il y avait pour camarades M. Jouffroy et le P. Lacordaire. D'abord il se destina à l'École polytechnique, et, après avoir terminé son instruction classique, il se livra à l'étude des mathématiques. Une maladie grave l'empêcha de se présenter aux examens. Après avoir été deux ans professeur de basses classes au collège de Noyers, dans l'Yonne, il vint se fixer à Paris en 1818. Il y chercha une occupation, en hésitant sur la carrière où il entrerait; il voulut d'abord être élève du Muséum d'histoire naturelle dans une école destinée à instruire des jeunes gens pour les préparer aux voyages scientifiques: il essaya aussi de travailler chez un banquier. Enfin, en 1821, il fut admis comme surnuméraire à la Bibliothèque, et le savant M. Dacier l'employa au triage d'une masse énorme de parchemins.

« Dès ce moment M. Guérard reconnut sa véritable vocation; il suivit les cours de l'École des Chartres, qui venait d'être fondée, et en 1822 il y entra comme élève. Depuis ce moment jusqu'en 1832, il avança de grade en grade dans la conservation de la Bibliothèque royale et devint professeur de l'École des Chartes.

« C'était déjà beaucoup de travaux; il en avait accepté encore un autre. Plusieurs d'entre vous, messieurs, ont sans doute connu M. le marquis de Fortia, qui a présidé notre Société de l'Histoire de France. Il avait, comme vous savez, consacré sa fortune et toutes ses affections à la science historique. Sa bibliothèque nombreuse, sa collection de manuscrits, les éditions qu'il préparait, faisaient de sa maison comme un atelier de travaux d'érudition; il y employait des jeunes gens, afin de mettre un peu d'ordre parmi la confusion de cette masse de matériaux et parmi la variété de ses projets et de ses entreprises.

« Nul ne pouvait lui être plus utile que M. Guérard, dont l'esprit avait toutes les qualités qui manquaient au zèle de M. de Fortia. Il devint son collaborateur le plus assidu et son hôte; il contribua surtout aux nouvelles éditions de *l'Art de vérifier les dates*, de Jacques de Guise, et de *l'Itinéraire d'Antonin*.

« Cependant le nom de M. Guérard commençait à être connu dans le monde littéraire. En 1824, un discours sur la vie et les ouvrages du président de Thou obtenait une mention honorable à l'Académie française. Il était choisi pour coopérer au recueil des historiens des croisades.

« En 1830, l'académie des Inscriptions couronna un mémoire sur le

système des divisions territoriales de la Gaule, depuis l'âge romain jusqu'à la fin du règne de Charlemagne. Cet ouvrage annonçait quelles rares qualités M. Guérard apporterait dans l'étude des anciens temps de la monarchie française, et montrait combien de discernement il apportait dans le choix et la comparaison des autorités; avec quel soin il contrôlait les unes par les autres.

« En publiant *l'Essai sur les divisions territoriales*, il y joignit un appendice qui était, pour ainsi dire, une préface des travaux auxquels il avait commencé à se livrer entièrement et qui devaient être son titre de gloire. Cet écrit a pour titre : *Aperçu de la statistique de Palaiseau à la fin du règne de Charlemagne*.

« L'histoire de France a été envisagée et explorée sous beaucoup d'aspects différents. Pendant longtemps on n'y a vu que les événements et les personnages. Les mémoires et les historiens contemporains les ont représentés avec le charme du récit, avec la couleur contemporaine; les histoires générales et les abrégés ont rapporté les faits de guerre, les traités de paix, la série des rois, des grands capitaines, des hommes d'État; ils les ont appréciés d'après la commune renommée, plutôt que d'après l'examen des témoignages écrits qui pouvaient mieux faire connaître leur caractère et les motifs de leur conduite.

« Plus tard, lorsque la politique intérieure commença à préoccuper les esprits éclairés, lorsqu'au ^{xvi}^e siècle la magistrature et le barreau furent les gardiens et les interprètes du droit légal, les lois et les institutions devinrent l'objet d'une étude historique. On voulut savoir leur date et leur origine. En ce temps-là, le passé avait une autorité; la durée était une consécration; chaque droit dérivait d'un titre: le droit public comme le droit privé.

« Dès lors commencèrent les systèmes sur le gouvernement de la France et sa composition sociale. Comme tout système a besoin d'unité, comme il entraîne, par sa conception même, trop d'abstraction et d'absolu, les écrivains, même les plus distingués, ne cherchèrent dans l'histoire de France que les preuves de l'idée qu'ils s'étaient faite des origines de la nation française, de sa formation, de son gouvernement, de l'esprit de ses lois. Les uns dérivèrent les pouvoirs, les droits, les mœurs et les institutions, de la conquête et du peuple conquérant; les autres, de la civilisation romaine, des formes de l'administration impériale des codes qu'on appelait la raison écrite.

« Quelle que fût l'opinion des écrivains, soit qu'elle inclinât vers le pouvoir royal ou l'aristocratie nobiliaire, soit qu'elle s'attachât à un gouvernement dans lequel l'intérêt public est garanti par un contrôle et une libre délibération, ils cherchaient dans les antiquités nationales une généalogie pour leurs idées. On peut lire dans M. Thierry l'histoire

des variations de la doctrine politique sur les origines françaises : variations qui sont expliquées par les circonstances où se trouvait placé chacun des publicistes ; leurs opinions sur le présent déterminaient leur appréciation du passé. Tous trouvaient dans nos premiers siècles des témoignages pour leurs hypothèses : car dans le chaos où les Gaules furent dissoutes pendant quatre siècles, il n'y a pas un des éléments dont la France devait être composée qui ne puisse être perçu : c'est ce que M. Guizot et M. Thierry ont expliqué et raconté.

« Mais l'histoire de la formation et du gouvernement d'un peuple peut donner lieu à un autre ordre de recherches. A ses lois, à ses institutions, à sa hiérarchie sociale se rattachent, comme causes ou comme effets, le bien-être ou la détresse de ce peuple, l'état des personnes, les conditions de la propriété, l'existence ou la négation des droits privés.

« Telle a été la tâche que s'est donnée M. Guérard ; il l'a accomplie de manière à prendre un rang distingué parmi les écrivains qui ont porté le plus de lumière sur l'histoire des anciens temps de la France. On comprend, en effet, qu'une statistique bien faite est le tableau le plus fidèle de l'état de la population.

« C'est ainsi que le principal ouvrage de M. Guérard, le *Polyptique d'Irminon*, doit être un livre classique pour quiconque voudra connaître ce qu'étaient les Gaules sous les Mérovingiens et la dynastie de Charlemagne.

« En publiant le dénombrement des terres, des manses, des colons, des serfs, des revenus de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, rédigé par les soins de cet abbé Irminon, qui vivait au ix^e siècle, M. Guérard l'a fait précéder d'une Introduction, où sont clairement expliquées la situation géographique de chacun des domaines de l'abbaye, les provinces ou divisions territoriales d'où ils dépendaient ; il calcule leur revenu, ce qui comporte une évaluation comparative des denrées et des monnaies déterminée plus exactement qu'elle ne l'a encore été ; il constate quelles étaient les mesures employées à cette époque. Muni de ces connaissances, il a pu, avec certitude, décrire l'état de la propriété et de la culture.

« Mais un intérêt plus grand et plus général s'attache aux recherches sur l'état des personnes. C'est là qu'on voit la diversité, ou plutôt la confusion des classes qui possédaient ou cultivaient le sol ; tous les degrés et variétés de la liberté, du colonage et de la servitude ; tous les rapports de l'homme avec la terre ; les différents modes de la propriété et de la possession ; les changements et modifications successives d'où résulta le régime féodal ; le respect et les garanties accordés à la propriété devenant progressivement la cause et l'origine de la liberté

ou de l'adoucissement du servage, et enfin de son abolition : de sorte que l'on peut comprendre la renaissance d'un ordre social et la possibilité d'un gouvernement régulier.

« C'est ainsi que M. Guérard trouve, dans des titres de propriété, dans des contrats, des donations, des testaments, la connaissance complète de ce qu'était la nation et de ce qu'elle a pu devenir. D'autres ont cherché dans les documents la preuve du système qu'ils avaient conçu ; son travail était le résumé des informations qu'il avait extraites des actes de la vie privée.

« Cependant il était résulté, pour lui, une pensée d'ensemble, ou plutôt une opinion, un sentiment général sur les origines de la nation française et sur l'histoire de sa constitution. D'accord, pour presque tous les points, avec les écrivains de notre génération, il se refusait à admettre que l'invasion des barbares eût été un remède nécessaire à la décadence de l'empire romain ; il ne pouvait accorder que l'idée fondamentale de la liberté eût été donnée à l'Europe par ses conquérants ; que le besoin, la passion de l'indépendance, de l'individualité eût été apportée par les Germains dans le monde romain.

« Le langage toujours ferme et net de M. Guérard s'animait dans ses protestations contre la barbarie. « L'esprit d'indépendance qui les « animait, dit-il, n'était autre qu'un penchant irrésistible à se livrer, « sans règles et sans frein, à leurs passions farouches, à leurs appétits « brutaux. La liberté qu'ils connaissaient, la liberté qui leur était chère « et pour laquelle ils bravaient les dangers, était la liberté de faire le « mal. Avides de posséder, ils s'efforçaient à tout prix d'acquérir davan- « tage, et lorsqu'ils bravaient la mort, c'était moins par dédain pour la « vie que par amour pour le butin. »

— Ce n'est pas qu'il se fit illusion sur l'état de l'empire romain. « Les « Gaulois, que les barbares assujettirent, étaient des peuples abâtardis. « De cette merveilleuse civilisation enfantée par Athènes et par Rome, « il ne subsistait plus que des mœurs dissolues et des institutions éner- « vées. Chez les vainqueurs, comme chez les vaincus, tout était en « désorganisation. »

« Dans le dégoût et l'aversion que lui inspirait cette barbarie anarchique, il n'y reconnaissait donc aucun principe de reconstitution, aucun germe d'une société régulière. Il ne voulait pas confondre le sentiment d'indépendance individuelle avec l'amour de la liberté. A ses yeux, la liberté avait pour origine le sentiment du droit qui n'est point une inspiration de l'égoïsme, mais un instinct de la justice applicable aux autres comme à soi-même.

« Cette conviction lui était acquise, ainsi que toutes ses opinions, par l'étude des faits ; il prouvait, par des titres, comment le droit avait

reparu à mesure que la propriété était devenue plus fixe, les règles de la possession et de l'exploitation mieux déterminées.

« Il faisait aussi, dans la renaissance de la civilisation, une grande et juste part à l'influence de la religion chrétienne. L'Église, qui n'avait point cessé d'être un gouvernement régulier, même parmi les désordres de la conquête, agissait par ses préceptes et ses exemples; elle parlait au nom de la charité, de la justice et de la fraternité humaine; elle affranchissait ou allégeait le servage dans ses domaines. En conservant la tradition et les titres de la philosophie et des lettres antiques, elle préparait le retour des études et la résurrection de l'intelligence cultivée, qui devaient aussi adoucir les mœurs et donner le moyen de reconnaître, de réclamer ou de défendre le droit.

« On conçoit combien avaient d'intérêt et d'attrait, pour M. Guérard, des études et des travaux qui n'appartenaient pas seulement à la curiosité d'un érudit, mais à une vue supérieure de la civilisation et aux plus hautes pensées de la philosophie historique. Presque tout ce qu'il a publié se rapporte à ce vaste sujet. Il l'a résumé dans un article de la bibliothèque de l'École des Chartes, intitulé : « De la formation de l'état social politique et administratif de la France. » D'autres articles sur « les impositions publiques dans la Gaule et la monarchie des Francs; » sur le vrai sens du mot « terre salique; » sur le Capitulaire de Charlemagne, connu sous le titre « *de Villis*, » méritent aussi d'être remarqués; de même que la publication des Cartulaires de Saint-Bertin, de Saint-Père de Chartres, de Notre-Dame de Paris et du Polyptique de Saint-Remi.

« Sa vie fut ainsi consacrée presque entièrement à une même tâche. Aussi a-t-il réussi à porter la lumière sur l'histoire des deux premières races, et à tracer un tableau fidèle et, pour ainsi dire, vivant de cette époque, où il n'y avait pas encore une nation française, où la société et la civilisation nouvelles ne pouvaient pas même être entrevues dans le chaos dont elles devaient sortir; où, à la barbarie de la conquête, allait succéder le moyen âge.

« Pendant ce travail qui, de plus en plus, occupait sa pensée et employait son temps, la position de M. Guérard ne restait pas la même. Le public apprenait son nom, et il occupait maintenant une place considérable dans le monde savant et littéraire. Un des hommes les plus érudits et les plus spirituels de notre époque, M. Abel Rémusat, fut un des premiers qui reconnurent le mérite et la portée d'esprit de M. Guérard. Cette communication habituelle exerça sur lui une heureuse et utile influence. Elle encouragea la disposition philosophique de son esprit qui le portait à déduire, de l'examen des faits, une connaissance générale de leur liaison, de leurs causes et de leurs conséquences.

« Il perdit, en 1832, ce maître et cet ami ; l'Académie des Inscriptions, comme si elle eût voulu accomplir une volonté de M. Rémusat, lui donna M. Guérard pour successeur.

« En 1833, il fut nommé conservateur-adjoint de la Bibliothèque royale. Nous pourrions donner une longue liste des Sociétés savantes qui, en France et en Europe, le comptaient parmi leurs membres, ou l'associaient à leurs travaux. Il ne refusait jamais les emplois où il pouvait être utile, et trouvait du temps pour s'acquitter des devoirs qu'il acceptait. Il fit partie du Comité historique institué dans le ministère de l'Instruction publique pour surveiller la publication des documents de l'Histoire de France. Il était exact aux séances de notre Conseil où son absence laissera de longs regrets, et présidait votre comité de publication. Comme notre destination, comme la raison de notre existence consistent dans le choix des publications faites au nom de la société, dans la correction des textes, dans les notes, les éclaircissements, les appendices qui doivent les accompagner, vous pouvez penser combien nous avons à profiter du soin scrupuleux qu'il apportait à s'acquitter de cette mission. Il donnait à ses collaborateurs un exemple, dont ils conserveront la tradition.

« Les relations étaient douces avec lui ; son naturel était bienveillant, son caractère plein de droiture ; il aimait la conversation et la société intimes, mais ne s'attachait qu'à ceux qu'il estimait. Du reste, il était porté à l'indépendance, à la solitude, et se laissait absorber par ses occupations studieuses et quotidiennes. Il ne s'est point marié ; peut-être même a-t-il rarement désiré ou regretté ce lien et cette affection ; il laissait pourtant entrevoir, sous une apparence froide, une âme sympathique et tendre. L'étude et le calme ont suffi à rendre sa vie heureuse ; elle a été honorable par les sentiments et la conduite, illustrée par des succès mérités et par de beaux et utiles travaux. Sa mémoire reste chère à ses amis, et subsistera dans la postérité. »

RAPPORT

DU SECRÉTAIRE, M. J. DESNOYERS,

SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, DEPUIS SA
DERNIÈRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE, EN MAI 1852.

« Messieurs,

« Pouvoir vous offrir, chaque année, dans cette assemblée générale, la preuve certaine de ses efforts persistants à atteindre le but que vous vous êtes proposé en fondant une Société pour la publication des docu-

ments originaux de l'histoire de France, c'est pour votre Conseil administratif une bonne fortune qu'il ambitionne et dont il se félicite d'autant plus qu'elle est plus complète.

« Ce résultat en effet n'est pas unique. Des différents témoignages que le Conseil peut vous donner de son activité et de son dévouement, le plus évident est sans doute d'avoir terminé et de vous avoir fait distribuer avant le jour de cette réunion un ou plusieurs des volumes qui représentent votre souscription annuelle. Le but le plus apparent de notre association se trouve ainsi atteint et la tâche de votre Conseil administratif rigoureusement accomplie. Une autre preuve de zèle dont sa confiance m'impose chaque année, depuis près de vingt ans, l'honorable devoir de vous rendre compte, consiste dans la discussion et l'examen sévères auxquels il se livre des différents projets de publications qui lui sont soumis, et dans le choix qu'il fait chaque année de nouveaux ouvrages dignes d'être ajoutés à tous ceux qu'il a préparés de longue main, pour prendre rang, chacun à leur tour, dans votre collection.

« Ces deux premiers moyens de vous prouver notre zèle nous manqueraient à peu près aujourd'hui sans une bonne fortune toute récente. Nous n'avons pas d'ouvrage terminé à vous offrir et le Conseil n'a eu à examiner, depuis votre dernière assemblée, que deux projets nouveaux de publication. Le nombre considérable de ceux qu'il tient en réserve eût rendu, d'ailleurs, d'autres propositions à peu près surabondantes, et en eût rejeté la réalisation à un avenir peut-être fort éloigné.

« C'est surtout en reportant ses vues sur plusieurs de ces projets plus anciens, et en s'efforçant de les amener à maturité, c'est en stimulant le zèle un peu attiédi des éditeurs, que votre Conseil a cherché cette année à exercer son influence. Elle ne lui a pas fait défaut. Si votre association ne reposait pas sur les bases les plus solides, si l'expérience ne nous avait pas convaincus que ces lenteurs, fort regrettables assurément, mais plus apparentes que réelles, ne portent aucun préjudice à l'accomplissement définitif des engagements de la Société envers ses membres, nous nous ferions un devoir de vous en exposer, messieurs, les diverses causes. Il ne serait pas moins évident pour vous que ce n'est ni à l'indifférence du Conseil, ni le plus souvent à la négligence des éditeurs, que doivent être attribués des retards qu'on ne pourrait, le plus généralement, ni prévoir, ni éviter.

« Qu'il nous suffise de vous en indiquer, messieurs, deux des raisons les plus influentes.

« Lorsqu'en 1848, en face de l'incertitude et des inquiétudes générales, le Conseil, avec une prudence qui obtint votre approbation, voulut régler, sans les ralentir, ses travaux, il jugea nécessaire de suspendre

toute publication nouvelle et de reporter toutes vos ressources sur les ouvrages commencés depuis plusieurs années et alors en train d'exécution, tels que les *Procès de Jeanne d'Arc*, *Orderic-Vital*, *la Vie de saint Louis* et le *Journal de Barbier*. Il en résulta que les éditeurs de plusieurs des plus importants ouvrages ainsi ajournés en abandonnèrent momentanément les travaux préparatoires et dirigèrent leur activité vers d'autres sujets. Quand, plus tard, il parut possible et convenable de reprendre ces anciens projets de publication, il se trouva, en effet, que plus d'un éditeur avait donné à ses études une direction différente, et le Conseil dut alors adopter plusieurs autres propositions qui ne figuraient point dans les plans antérieurs. C'est ainsi que les *Mémoires de Cosnac* et le *Journal du règne de François I^{er}* ont vu le jour avant beaucoup d'autres ouvrages dont l'impression était depuis bien plus longtemps décidée. La publication si rapide et si régulière de la *Bibliographie* et du *Choix des Mazarinades*, dont les cinq volumes ont représenté presque entièrement la livraison des deux dernières années, a aussi laissé momentanément en oubli d'autres publications antérieurement examinées et décidées, telles que *Suger*, *Thomas Basin*, *Froissart* même.

« Outre cette cause particulière de lenteurs que nous regrettons tous, il y en a d'autres que nous voyons fréquemment se renouveler dans les associations littéraires, plus ou moins analogues à la nôtre, et même dans de plus considérables; il en est une surtout plus intimement inhérente encore à la nature même des travaux entrepris sous vos auspices. Les recherches sévèrement consciencieuses de l'érudition historique, les scrupules d'examen et de critique, indispensables à la publication des textes originaux ou des recherches dont ces documents sont la base la plus solide, diffèrent tellement des conditions propres à la plupart des œuvres littéraires dans lesquelles la pensée se développe libre de toute entrave, qu'il suffit de s'être occupé une fois dans sa vie de semblables travaux pour professer à cet égard une grande et légitime indulgence. Il n'en est pas un d'entre vous, messieurs, qui ne la comprenne, pas un peut-être qui n'y ait eu quelques droits.

« Rien ne serait donc moins fondé que le découragement inspiré par ces retards en présence de la riche réserve d'ouvrages si variés, si importants, dont la publication a été successivement depuis bien des années, pour votre Conseil, l'objet d'un examen approfondi et d'une décision plus ou moins définitive. Appropriés à la spécialité des connaissances d'éditeurs justement estimés, ils doivent vous garantir, messieurs, que ce ne seront ni les sujets, ni le savoir, ni le dévouement qui feront jamais défaut à votre œuvre. Le caractère seul et les difficultés des publications peuvent y apporter quelquefois des entraves

et des retards momentanés, mais l'équilibre ne tarde pas à se rétablir, et presque toujours la lenteur tourne au profit de l'ouvrage.

« Votre Conseil n'avait pas attendu que les trois volumes qui composent la livraison de 1853, c'est-à-dire le *Choix de Mazarinades*, édité par M. Moreau, et le *Journal d'un Bourgeois de Paris sous François I^{er}*, édité par M. L. Lalanne, vous eussent été distribués pour s'occuper des volumes qui devront former le contingent de 1854. Plusieurs fois il avait réveillé le zèle et l'activité des éditeurs, et tout récemment, voyant avec regret que les volumes sur lesquels on comptait le plus pour cette année n'étaient pas encore entièrement prêts à mettre sous presse, il a choisi dans sa réserve, fait un appel à quelques-uns des éditeurs plus anciennement désignés, décidé l'impression aussi prompte que possible d'un nombre de volumes double au moins de celui qui est nécessaire pour former cette livraison. Les volumes terminés les premiers seront aussi les premiers distribués, et les publications de l'exercice de 1855 se trouveront ainsi assurées en même temps que celles de l'année courante.

« Quoique le plus grand nombre de ces ouvrages, ayant été depuis longtemps l'objet de l'examen du comité de publication et du Conseil, vous aient été pour la plupart indiqués avec détails dans mes précédents rapports, il m'a paru néanmoins indispensable de vous les signaler de nouveau aujourd'hui en vous rappelant l'époque de la délibération ou de la décision primitive, et en constatant les progrès faits dans les travaux préparatoires.

« Avant d'entreprendre à nouveau aucune autre publication, le Conseil, comme il le fait toujours, avait jugé indispensable de terminer les deux ouvrages qui restent seuls à compléter dans notre collection. Il a donc invoqué toute la sollicitude, tout le zèle des éditeurs d'*Orderic Vital* et du *Journal du règne de Louis XV*, par Barbier.

« Pour ce dernier ouvrage, M. de La Villegille a pris l'engagement le plus formel de mettre sous presse dans le courant de ce mois la fin du manuscrit qui doit en composer le quatrième et dernier volume. Proposé au Conseil en 1842, le *Journal de Barbier*, dont le succès a été plus rapide encore que l'impression, a eu ses trois premiers volumes publiés de 1847 à 1851. Le quatrième contiendra, outre le complément du récit, qui s'étend de janvier 1754 à la fin de l'année 1762, un résumé analytique de passages que l'éditeur avait jugé convenable de retrancher ou d'abrégier dans les volumes précédents. Ce piquant recueil d'anecdotes est de toutes nos publications celle qui aura obtenu le plus grand succès, puisque le premier volume est depuis longtemps épuisé, et que le deuxième est bien près de l'être.

« Le cinquième volume d'*Orderic Vital* complétera aussi cette chronique monastique du ^{xii}^e siècle, si riche de faits et de renseignements sur la féodalité anglo-normande, rendus plus utiles encore par les nombreuses annotations dont l'a enrichie son savant éditeur M. A. Le Prevost. Le Conseil tenait beaucoup à terminer cette importante publication, dont le premier volume a paru en 1838, et le quatrième en 1852, offrant ainsi un témoignage certain de l'avantage qui résulte pour les ouvrages d'érudition, de lenteurs qu'on regretterait davantage si la maturité du travail ne les rendait pas profitables à la science. Désirant vivement répondre le plus rapidement possible aux vœux du Conseil, M. A. Le Prevost a demandé qu'on lui adjoignît, pour la collation du treizième et dernier livre, ainsi que pour la rédaction des tables et des sommaires analytiques, son jeune et savant ami et compatriote, M. L. Delisle, dont les travaux ont mérité les plus honorables suffrages, et lui ont rendu ces sortes de recherches parfaitement familières.

« Le travail des tables est à jour pour tous les volumes déjà publiés; il nous paraît donc certain que l'impression du cinquième volume commencera sous très-peu de temps.

« Après le choix de ces deux volumes, dont le Conseil regarde l'achèvement prochain comme indubitable, il vient de décider l'impression immédiate d'un autre ouvrage de la plus grande importance, les *Mémoires* entièrement inédits de *Mathieu Molé*. M. le comte Molé, l'un des premiers fondateurs de notre Société, et des plus anciens membres du Conseil, a reconnu l'authenticité irrécusable et le vif intérêt de ces Mémoires du grand magistrat son ancêtre, conservés et trop longtemps oubliés parmi les manuscrits de la Bibliothèque impériale; il les fera précéder d'une introduction qui leur donnera un nouveau prix. Ces Mémoires, remplis de pièces originales annotées de la main même de Molé, et rédigés presque jour par jour sous l'influence des événements auxquels cet illustre magistrat prenait la plus grande part ¹, formeront deux volumes. L'éditeur sera M. Aimé Champollion, qui a su, avec une persévérante sagacité, en retrouver les fragments épars dans un très-grand nombre de recueils manuscrits de la Bibliothèque impériale, et particulièrement dans le fonds Colbert. Le commissaire responsable sera M. Ch. Lenormant, qui apportera à cette surveillance le même dévouement et le même savoir qu'il a déjà montrés pour plusieurs de nos plus importantes éditions. Il va lui-même, comme président du Comité de publication, vous exposer avec plus de détails ce projet, tellement récent qu'il n'a pu figurer encore dans les procès-verbaux de

1. Mathieu Molé (1584-1656), procureur général au Parlement en 1614, premier président en 1641, garde des sceaux en 1650.

votre Conseil, la délibération dont il a été l'objet ayant eu lieu aujourd'hui même, avant cette assemblée.

« Cette décision ne doit apporter aucun obstacle à la détermination antérieure de mettre sans aucun retard sous presse, aussitôt que les éditeurs auront déposé leurs manuscrits, les quatre ouvrages suivants que j'énumère dans l'ordre probable de leur publication, ordre qui peut d'ailleurs être interverti par la plus ou moins grande activité des éditeurs.

« *Chroniques originales d'Anjou*, etc. (x^e-xiii^e siècles).

« *Chronique et autres écrits historiques de Thomas Basin* (xv^e siècle).

« *Chronique de Frédégaire* (vi^e et vii^e siècles) avec les continuateurs (vii^e et viii^e siècles).

« *Mémoires de Beauvais-Nangis* (xvi^e et xvii^e siècles).

« Le recueil des *Chroniques et autres documents originaux relatifs aux comtes d'Anjou*, proposé à la Société en 1843, fut définitivement adopté en 1846. Depuis lors, les deux éditeurs désignés par le Conseil n'ont cessé d'enrichir et de compléter leur travail : M. Marchegay, pour l'Anjou proprement dit, dont il a étudié, classé et même déjà publié en partie, pendant plusieurs années, les chartes historiques les plus anciennes et les plus variées ; M. Salmon pour les documents plus particulièrement relatifs à la Touraine, au Blaisois, au Vendomois dont il vient d'éclairer l'histoire par l'excellente publication de chroniques trop spéciales pour entrer dans le recueil de la Société. Les deux éditeurs ont profité, dans l'intérêt de cette publication, de voyages à Rome, où l'un d'eux, M. Salmon, a pu collationner au Vatican, dans les manuscrits de la reine Christine de Suède, une copie des *Gesta consulum Andegav.* ; et en Angleterre, où M. Marchegay a étudié et copié dans la riche bibliothèque de sir Thomas Philipps, des Cartulaires et autres recueils de pièces fort importantes pour l'histoire d'Anjou.

« Les chroniques de Saint-Aubin d'Angers, des extraits d'obituaires, d'anciennes listes de comtes, d'évêques, d'abbés, quelques pièces de vers, et autres documents antérieurs au xii^e siècle ; un choix de chartes fixant la généalogie des comtes d'Anjou, et servant à rectifier les *Gesta*, tels sont les principaux matériaux qui compléteront cet ouvrage.

« Les éditeurs renoncent à la chronique par extraits de chartes qu'ils avaient eu d'abord l'intention de composer, préférant réunir en un seul recueil, différent de celui-ci, la collection des Cartulaires d'Anjou qu'ils ont formée d'après les manuscrits les plus authentiques.

« Les textes ne seront point traduits, mais seulement accompagnés de sommaires analytiques bien suffisants pour mettre en relief l'ensemble des faits contenus dans les chroniques de ce recueil, en les disposant chronologiquement. Ainsi réduit, l'ouvrage ne devra former qu'un seul volume. M. Marchegay, en son nom et au nom de M. Sal-

mon, s'est engagé, dans les termes les plus formels, à mettre sous presse le manuscrit complet avant le 1^{er} novembre prochain.

« Il est sans doute inutile de vous rappeler, messieurs, que si le comité a dérogé à ses habitudes en publiant un recueil de documents dont l'intérêt semble borné à une ou deux provinces, c'est parce qu'elles sont du nombre de celles dont les annales sont restées jusqu'ici privées des deux grandes sources historiques, du *Gallia Christiana* et des histoires de provinces, publiées par les Bénédictins.

« Les *Chroniques de Thomas Basin*, évêque de Lisieux depuis 1447 jusqu'à 1466, dont les écrits ont été longtemps attribués à un prétendu Amelgard, embrassent une grande partie des règnes de Charles VII et de Louis XI. L'utilité de cette publication avait été signalée pour la première fois au Conseil dès l'année 1842, par M. de Barante; de nombreux volumes étaient alors sous presse, et particulièrement le procès de *Jeanne d'Arc*, confié au même éditeur; les travaux préparatoires devant être longs, l'impression n'en fut décidée qu'en 1845, et M. Quicherat, qui, dans une excellente notice, avait fait connaître la vie et les œuvres de cet historien, en fut choisi pour éditeur.

« Les écrits divers de Thomas Basin, *l'histoire de son temps*, son *pèlerinage*, son *apologie*, tous inédits, précèdent et complètent les mémoires de Commines à un point de vue différent, car Basin fut toujours persécuté par Louis XI. Ils manquent à tous nos recueils de documents originaux. Le Conseil avait été d'avis, en 1843, de se borner à joindre au texte latin des sommaires analytiques semblables à ceux rédigés par M. Géraud pour *Guillaume de Nangis*. L'intérêt général de plusieurs événements comparativement modernes, dont le récit a été conservé par Th. Basin, déterminera sans doute le Conseil à y substituer une traduction, au moins pour la portion la plus importante. La copie du texte est presque terminée, les notes en partie rédigées; il ne reste plus qu'à collationner différentes copies. M. Quicherat promet de donner tous ses soins à cette publication, qu'il n'avait interrompue pendant plusieurs années que pour se conformer aux vœux du Conseil. La copie du premier volume doit être prochainement remise au Conseil.

« Cet ouvrage formera trois volumes, il sera la suite et le complément nécessaire de la *Chronique du Religieux de Saint-Denis*, sous le règne de Charles V, si bien éditée par M. Bellaguet, dans la collection des documents inédits publiés par le ministère de l'instruction publique. Aussi le Conseil a-t-il désigné celui-ci pour être commissaire responsable de la *Chronique de Thomas Basin*.

« La publication de *Grégoire de Tours* par la Société était à peine terminée (1836-1838), que l'un des éditeurs, M. Taranne, proposa au

Conseil celle de *Frédegair*, le plus ancien et le plus authentique continuateur de *Grégoire de Tours*. La demande de M. Taranne fut mentionnée dès l'année 1839; mais la publication ne fut définitivement autorisée qu'en 1847. Il ne restait d'indécis que la question de savoir si le texte de cet historien serait publié isolément ou ferait partie d'un recueil général des chroniques originales du moyen âge. Le Conseil, sur la proposition de M. Ch. Lenormant, a été récemment d'avis d'en faire une publication distincte, accompagnée d'une traduction, comme pour *Grégoire de Tours*, dont *Frédegair* sera le complément indispensable. Ce volume contiendra les deux parties de la chronique : la première, antérieure à l'an 583, quoiqu'elle ne soit qu'un abrégé un peu sec; la deuxième, vraiment originale, formant le cinquième et dernier livre, et qui s'étend de 583 à 641. On complétera *Frédegair* par ses quatre continuateurs, qui ont écrit de 642 à 768; et, s'il était nécessaire, par quelques fragments originaux se rapportant à la période mérovingienne ou aux premiers temps carlovingiens.

« Une publication toute différente dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir plusieurs fois et dont vous connaissez déjà, messieurs, quelques fragments lus par M. de Monmerqué, dans vos réunions générales, serait celle des mémoires de *Beauvais-Nangis*, qui commencent au règne de Charles IX, et s'étendent jusqu'au commencement de celui de Louis XIII.

« Il ne dépend que de l'éditeur, M. de Monmerqué, possesseur du manuscrit qu'il a bien voulu mettre à la disposition du Conseil, d'en commencer l'impression, aussitôt qu'il le jugera convenable et qu'il aura complété par quelques documents accessoires le demi-volume que doivent former ces mémoires inédits. La publication en est autorisée depuis l'année 1846.

« A côté de ces ouvrages dont l'impression a été de nouveau définitivement arrêtée par votre Conseil, il en est plusieurs autres, qui, depuis fort longtemps déjà, communiqués et favorablement accueillis, viennent d'être l'objet d'un plus récent examen, mais qui attendent encore l'opinion du Comité de publication et le vote définitif du Conseil.

« Des *Extraits des Registres criminels du parlement de Paris*, rédigés par le greffier en chef, Dongois, neveu de Boilcau, avaient été, en 1843, proposés au Conseil par M. Taillandier, qui en possède une copie (copie ayant appartenu autrefois à Dulaure). Cette offre, récemment renouvelée, a été renvoyée à l'examen du Comité. Les extraits de Dongois s'étendent de 1312 à 1603; ils comprennent l'analyse de cent quarante-trois registres originaux, dont plusieurs et surtout les plus curieux, ceux dits de la *chambre ardente*, contenant les procès contre les calvinistes, n'existent plus au dépôt des archives judiciaires.

« On y rencontre en outre les récits d'un assez grand nombre de procès célèbres, ceux de Clisson, de Pierre de Craon, de Jacques Cœur, d'Olivier le Daim, d'Ant. Dolet, d'Anne Du Bourg et de Biron ; les détails de mœurs y abondent, et l'on y passe aussi en revue le mouvement des opinions politiques et publiques de la France pendant près de trois siècles.

« Le mode d'analyse de l'instruction de plusieurs milliers d'affaires criminelles y est à la vérité très-inégal et irrégulier ; tantôt ces analyses sont abrégées et rédigées en français, tantôt elles sont textuellement conformes à la rédaction originale en latin.

« Mais en prenant pour base le manuscrit de M. Taillandier, il serait sans doute possible d'en faire le sujet d'une publication intéressante dans laquelle viendraient se grouper et s'éclairer mutuellement d'autres extraits empruntés à ceux des registres originaux qui existent encore. On donnerait ainsi par ces rapprochements et cette vérification, un caractère plus certain d'authenticité qui manquerait peut-être autrement à quelques-uns des extraits de Dongois.

« Un éditeur, M. Edm. Dupont, s'est déjà offert au Conseil, avec l'assentiment de M. Taillandier ; sa parfaite connaissance des archives judiciaires, rendrait son travail plus sûr et plus facile. Les renseignements précieux que présente pour l'étude des mœurs et de l'état social la publication des *Olim*, ces plus anciens registres originaux du Parlement, publication faite il y a quelques années, avec tant de savoir, par M. le comte Beugnot, nous peuvent faire pressentir le genre d'intérêt qui s'attacherait à un ouvrage puisé aux mêmes sources pour des temps un peu postérieurs, quoique n'ayant pas le même caractère officiel.

« Dès l'année 1847, votre Conseil avait été informé par M. Lenormant des dispositions dans lesquelles était M. le duc de Noailles de publier sous les auspices de la Société une nouvelle édition des *Lettres de Mme de Maintenon*. Cette proposition a été renouvelée dans une de ses dernières séances par le même membre, président actuel du comité de publication. Elle ne pouvait qu'être accueillie dans l'un et l'autre temps avec une grande faveur. Sans la révolution de 1848, il est très-probable que cette édition eût été commencée. Trois ou quatre années semblaient devoir suffire pour terminer cet important ouvrage. Nulle autre édition de cette correspondance ne pouvait offrir de meilleures garanties ; M. le duc de Noailles possède un très-grand nombre de lettres inédites qui l'auraient enrichie ; celles non moins nombreuses qui proviennent de Saint-Cyr et qui sont conservées dans la bibliothèque du séminaire ou dans les archives de Versailles, devaient aussi faire partie de cette nouvelle édition. Elle aurait puisé dans les

archives particulières de la famille de Noailles d'autres documents précieux propres à leur donner encore un plus grand prix. L'édition de la correspondance de Mme de Maintenon avec Mme Des Ursins, publiée en 1826, étant devenue la propriété de M. le duc de Noailles, ne pouvait faire partie d'aucune autre édition nouvelle. Toutefois l'étendue considérable de l'ouvrage, qui ne devait pas comprendre moins de huit à dix volumes, présenta dès le premier abord au Conseil quelques difficultés, eu égard à la nécessité de ne point suspendre toutes les autres publications. Il n'a point encore été pris à cet égard de parti définitif; mais assurément aucune autre édition de cette correspondance ne saurait être entreprise sous de plus favorables auspices et présenter une plus grande valeur littéraire. Le Comité et le Conseil, qui devront s'en occuper prochainement, décideront de l'opportunité.

« Un autre projet, qui n'avait point encore été précédemment auprès du Conseil l'objet d'une proposition positive, lui a été soumis récemment par M. Ravenel, au nom de Mlle Dupont. Dès 1839 celle-ci avait demandé à M. le ministre de l'instruction publique l'autorisation de publier dans la collection des documents inédits des extraits de la partie originale la plus intéressante pour la France des *Grandes Chroniques d'Angleterre*, rédigées au ^{xv}^e siècle, par *Jean bâtard de Waurin*, seigneur de Forestel. Ces chroniques dont le manuscrit le plus complet existe à la Bibliothèque impériale de Paris, en douze volumes in-folio, sont le complément nécessaire des chroniques de Froissart, de Monstrelet et de Georges Chastelain. Une très-grande partie de ce volumineux recueil paraît être une compilation plus particulièrement intéressante pour l'histoire d'Angleterre; mais il en est une portion, celle embrassant l'intervalle de 1463 ou peut-être même de 1453 à 1472, qui est entièrement inédite, originale et plus directement relative à la France.

« L'ordre d'impression assigné à cet ouvrage dans la collection du gouvernement devant le reporter à une époque fort reculée, quoique le travail de l'éditeur fût très-avancé, Mlle Dupont a obtenu de M. le ministre de l'instruction publique l'autorisation de le publier pour la Société de l'Histoire de France.

« Cette proposition favorablement accueillie en principe par le Conseil, doit être prochainement l'objet d'un rapport définitif du Comité de publication. L'ouvrage formerait deux volumes. Le ^{xv}^e siècle a déjà été pour notre Société, de la part de Mlle Dupont, qui en a fait une étude si complète, le sujet de deux publications importantes, *Pierre de Fenin* pour le commencement du siècle (1407-1427), et surtout *Commines* pour la seconde moitié (1461-1482). Resterait l'époque intermédiaire, c'est-à-dire la plus grande partie du règne de Charles VII

et des premières années de Louis XI. *Jean de Waurin* comblerait en partie cette lacune.

« C'est aussi à cette période, mais surtout au point de vue du parti des ducs de Bourgogne, que se rapporterait une autre chronique fort mutilée jusqu'ici, dans l'état où on la connaît, celle de G. Chastelain, dont le Conseil s'est beaucoup occupé pendant les années 1842, 1843 et 1844. Une édition nouvelle en avait été alors positivement décidée; elle avait été confiée à M. Buchon, qui avait mis au jour les premiers fragments connus de cet historien, se rapportant au commencement et à la fin de la chronique (1419 à 1421; et 1461 à 1469). Les découvertes successivement faites de fragments inédits à Arras, par M. Quicherat, puis dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles par un autre de nos confrères, M. le général Renard, pour les années 1451 à 1458, et surtout à Florence, dans la bibliothèque Laurentienne, par M. Buchon lui-même, auraient beaucoup augmenté la première édition, puisque le fragment inédit de Florence, qui n'embrassait, comme celui d'Arras, que l'intervalle de 1428 ou 1429 à 1431 pouvait à lui seul former un volume.

« L'espoir de retrouver d'autres portions de cette chronique qui semble avoir embrassé la plus grande partie du XV^e siècle, de 1407 à 1474, et qu'on pourrait supposer avoir été dispersée à dessein dès l'époque de sa rédaction primitive, avait engagé le Conseil à ne point en hâter la publication; la mort de M. Buchon l'a entièrement suspendue. Ses copies manuscrites sont restées la propriété de notre Société. L'annonce faite récemment au Comité historique du ministère de l'instruction publique par M. Vallet de Viriville de l'existence de ce même manuscrit de Florence, copié par M. Buchon, a dû nous rappeler les travaux préparatoires entrepris pour la Société de l'Histoire de France. Si le renseignement fourni au ministère était exact, ce ne serait pas seulement l'intervalle de trois années, mais toute la longue période du règne de Charles VII (1422 à 1461) que viendrait combler ce même manuscrit, de la bibliothèque Laurento-Florentine, étudié et signalé pour la première fois par M. Buchon. S'il en était ainsi, la découverte nouvellement annoncée aurait une très-grande importance, mais elle nous paraît avoir besoin d'être rigoureusement vérifiée (1). Plusieurs fragments de chroniques du xv^e siècle ont déjà été attribués sans beaucoup de certitude à G. Chastelain. La publication des chroniques anglo-françaises de Jean de Waurin qui en auront peut-être conservé certaines parties, fournira sans nul doute à Mlle Dupont l'occasion de discuter à fond cet intéressant sujet d'examen.

(1) Il vient d'être reconnu que le manuscrit de Florence ne contenait en effet que le fragment copié par M. Buchon.

« Au moment où votre Conseil fait revivre une partie des projets de publication qu'il avait préparés depuis longtemps, il ne pouvait perdre entièrement de vue les écrits historiques de Suger.

« La publication de deux autres sources de documents non moins riches et bien moins explorées avait été, en 1843, proposée au Conseil par l'un de ses membres, dont l'opinion était, à juste titre, du plus grand poids, par M. Guérard lui-même, qui manque aujourd'hui à notre Société dont il était un des principaux fondateurs, l'un des conseillers les plus prudents, l'une des lumières les plus sûres; à cette École des Chartes, où nous nous réunissons aujourd'hui, dont il était le chef et dont il faisait la gloire; aux études historiques du moyen âge, dont il avait si vivement et si profondément éclairé les parties les plus obscures et les plus difficiles.

« Ces projets, vous vous en souvenez, Messieurs, consistaient en un *Recueil de Chroniques et d'Annales*, antérieures au xiv^e siècle, dont on aurait écarté tout ce qui n'est pas véritablement original et contemporain des narrateurs; en un *Recueil d'extraits des Conciles et des Vies des Saints*, pour tout ce qui intéresse l'histoire et la géographie ancienne de la France.

« M. Guérard avait formé lui-même, pour son usage, une collection de ces extraits qui eût pu servir de base à la publication qu'il proposait. Leur destruction, imposée par sa volonté la plus positive à son meilleur ami, si bon juge de la portée d'un tel sacrifice, ajoute encore aux regrets profonds que la perte irréparable de notre savant confrère nous inspire à tous. Mais la pensée de ces deux recueils, si bonne en elle-même, ne doit pas être perdue pour la Société et pour la science.

« Je ne vous rappellerai pas, messieurs, d'autres projets accueillis aussi avec faveur, à différentes époques, par le Conseil, mais qui avaient encore à subir l'épreuve définitive de l'examen du Comité de publication. Ceux qui ont dans ces derniers temps fixé d'une manière plus particulière son attention et que j'ai eu l'honneur de vous exposer suffisent, et au delà, pour satisfaire pendant plusieurs années aux exigences de vos publications, dans les limites que vous imposent vos ressources actuelles, surtout si nous tenons compte de l'imprévu qui a souvent interverti l'ordre fixé d'avance.

« Avec une telle abondance de ressources, avec une si grande variété de documents embrassant toutes les périodes de notre histoire, avec un choix d'éditeurs si parfaitement préparés, chacun par la spécialité de ses études, à des publications auxquelles ils apportent cet amour littéraire qu'inspire toujours une œuvre de son choix, il ne vous paraîtra pas sans doute, messieurs, qu'il y ait à éprouver la moindre inquiétude sur votre avenir. Vous n'oublierez pas que déjà cinquante-sept

volumes, sans tenir compte des *Annuaire*s et des *Bulletins*, se sont succédé avec une régularité non interrompue depuis l'origine de la Société; vous n'oublierez pas que les publications seules dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir aujourd'hui, et pour lesquelles des éditeurs sont tous à l'œuvre, formeront au moins douze volumes; que la *Correspondance de Mme de Maintenon* et les *Chroniques de Froissart* en formeraient seules quinze à vingt; que d'autres ouvrages tenus pareillement en réserve n'en présenteraient pas moins de huit à dix.

« Confiant en de telles garanties, fortifiées par l'estime que vos travaux ont acquise de plus en plus en Europe à notre Société, confirmées aussi par vos sympathies et votre bienveillance habituelles, nous devons espérer que le dévouement, l'intelligence, les talents divers mis en commun par tous les membres, sans aucune vue d'intérêt personnel, à l'exemple des anciennes corporations religieuses, consolideront de plus en plus une œuvre que des efforts individuels seraient insuffisants à soutenir et à poursuivre avec une telle persévérance.

« Cette communauté de vues et d'intentions qui crée entre tous les membres de notre société une confraternité réciproquement bienveillante, nous rend aussi communs à tous les regrets que nous inspire la perte de collègues et d'amis dont la mort vient nous priver chaque année. Ces pertes ont été grandes depuis votre dernière assemblée; plusieurs des fondateurs de cette Société lui ont été enlevés, et l'hommage si complet, si éloquent qui vient d'être rendu, au nom du Conseil et en votre nom, à la mémoire de celui dont l'absence est le plus sensible dans cette réunion, vous prouve, Messieurs, combien est grand le vide que M. Guérard laisse parmi nous. Si ses travaux nous restent comme des modèles achevés, son impulsion, le concours de ses avis et de sa précieuse critique qui n'ont jamais fait défaut à nos délibérations, nous manqueront désormais.

« Un autre membre du Conseil, M. Armand Bertin que nous avons aussi perdu depuis moins d'un an, avait, dès l'origine, compris le but et toute la portée de cette Société dont il fut l'un des fondateurs. Sans prendre une part active et directe à nos travaux qu'il suivait néanmoins avec beaucoup d'intérêt, il aimait à les aider de l'influence que lui donnait le puissant instrument de publicité dont il était le chef et le principal organe.

On pouvait s'étonner à bon droit que les difficultés infinies et les préoccupations incessantes des fonctions de rédacteur en chef du *Journal des Débats*, que M. A. Bertin a remplies pendant près de vingt années, avec tant d'honneur et de succès, lui laissassent encore assez de loisirs pour cultiver ses goûts d'artiste et de bibliophile. Cependant tous ceux qui ont connu sa bibliothèque, savent de combien de précieuses rare-

tés il s'était plu à l'enrichir, et quelle persévérance éclairée l'avait guidé dans le choix des éditions originales des principaux monuments de notre littérature.

« Le tableau des développements, des perfectionnements successifs qu'ont subis les œuvres de nos grands écrivains, depuis le premier jet de leur pensée, est une des branches les plus intéressantes de l'histoire littéraire : M. A. Bertin en avait rassemblé de nombreux éléments, dont il aimait à jouir, sans en avoir jamais fait l'objet de recherches destinées à la publicité.

« Il rendait d'ailleurs de plus grands services à la critique littéraire, par l'impulsion qu'il avait su lui donner ou lui continuer, par le choix des rédacteurs qui ont si bien concouru avec lui, au milieu des vicissitudes des partis, des événements et des goûts, à conserver au *Journal des Débats* le crédit et la réputation dont il n'a jamais cessé de jouir. C'est qu'en même temps qu'il restait, avec indépendance, fidèle à ses amitiés et à ses convictions, il ne l'était pas moins aux bonnes traditions littéraires, dont le journal qu'il dirigeait et dont il avait accepté l'honorable et difficile héritage, fut toujours l'un des plus sages et des plus fidèles organes.

« La Société a perdu dans M. Ozanam un membre dont les convictions n'ont été ni moins fermes, ni moins constantes, mais dans une toute autre sphère d'idées et sur un autre théâtre, quoique dans la même voie de saine critique littéraire.

« Les longues et profondes études qui ont prématurément dévoré cette âme ardente, ont toujours été pour M. Ozanam un instrument de sa foi chrétienne. Remarquables, pour la plupart, par une érudition sévère, que ne déparait pas un style chaleureux et quelquefois poétique et passionné, par une recherche consciencieuse de la vérité, par une intelligence parfaite des sujets qu'ils embrassaient, ses écrits le sont peut-être encore davantage par les convictions religieuses qui y prédominent, et dont l'expression semblait être le but principal de l'auteur. M. Ozanam mérite d'autant plus d'être loué de cette alliance profondément sincère, qu'elle ne causait aucun tort à l'indépendance de vues nécessaire à l'historien et au littérateur. S'il cherchait dans les monuments historiques la justification des dogmes et des traditions d'un ordre supérieur et les preuves des bienfaits du christianisme dans l'ordre social, sa foi profonde n'en récusait pas moins sévèrement les témoignages douteux, et rejetait comme la plus dangereuse méthode celle qui eût consisté à altérer ou à admettre légèrement les faits à l'appui des doctrines religieuses.

« La direction des études de M. Ozanam fut nécessairement influencée

par son professorat à la faculté des lettres de Paris, où il avait remplacé en 1844, dans la chaire de littérature étrangère, après une suppléance de quatre années, M. Fauriel, dont la mémoire vivra aussi parmi nous. Deux sujets de recherches semblent l'avoir plus particulièrement occupé, la littérature italienne au XIII^e siècle et dans ses origines, l'histoire de la Germanie antique et chrétienne.

« Le premier de ces sujets eut son point de départ dans la thèse que subit à la Sorbonne, en 1839, M. Ozanam, pour obtenir le grade de docteur ès lettres. Sa thèse française était un *Essai sur la philosophie de Dante*; et sous le titre: *De frequenti apud veteres poetas heroum ad inferos descensu*, sa thèse latine envisageait une partie des sources antiques auxquelles Dante avait pu emprunter l'idée de son admirable poème. Ce premier travail de M. Ozanam, agrandi, modifié depuis, eut une seconde édition en 1845 sous ce titre: *Dante et la Philosophie catholique au XIII^e siècle*; — *Études sur les sources poétiques de la divine Comédie*. Il fut plusieurs fois traduit en Italie et en Allemagne. L'étude de la littérature italienne qui avait inspiré ce premier ouvrage, fut aussi le sujet des deux derniers de M. Ozanam. Dans les *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le VII^e siècle jusqu'au XIII^e* (1 vol. in-8°, 1850), il traça sous un de ses aspects le tableau de l'instruction publique en Italie, pendant le moyen âge, à l'aide de documents originaux, chartes, obituaires, poésies. Le second de ces ouvrages intitulé: *Les poètes français en Italie au XIII^e siècle* (1 vol. in-8°, 1852), servit à M. Ozanam de cadre pour montrer les précurseurs de Dante et de Pétrarque dans les poètes religieux italiens du XIII^e siècle, dont saint François d'Assise fut, par son génie et son influence, le type le plus illustre, quoique ayant beaucoup moins écrit que ses disciples et ses imitateurs, saint Bonaventure, Fra Jacomino de Vérone, et surtout le frère Jacopone de Todi, le poète le plus fécond de l'ordre, l'auteur du *Stabat Mater*.

« L'occasion et les matériaux de ces deux ouvrages furent fournis à M. Ozanam par deux voyages en Italie, où, sous l'apparence d'un repos momentané, indispensable à sa santé, déjà si frêle, il allait créer de nouvelles fatigues à son ardente imagination.

« La seconde série de recherches qui ont aussi longtemps et activement occupé M. Ozanam consiste dans ses *Études germaniques pour servir à l'Histoire des Francs*. Deux parties, formant chacune un volume et un ouvrage distinct, ont été publiées, la première, en 1847, sous le titre de *la Germanie avant le christianisme*, ou recherches sur les origines, les traditions, les institutions des peuples germaniques et sur leur établissement dans l'empire romain; la seconde, en 1849, intitulée *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, ou recherches sur l'histoire ecclésiastique, politique et littéraire des temps mérovingiens et sur le

règne de Charlemagne. Le mérite de cette nouvelle histoire d'Allemagne, étudiée dans ses plus anciennes périodes, empruntée aux meilleures sources et éclairée par les recherches de l'érudition moderne, a été suffisamment prouvé par le jugement de l'Académie des inscriptions qui lui a décerné, deux années de suite, en 1849 et en 1850, le grand prix Gobert.

« L'activité et le dévouement de M. Ozanam, non-seulement à l'étude, mais à l'accomplissement de tous ses devoirs étaient tels que ses travaux littéraires, quelque considérables qu'ils aient été, n'occupaient cependant, avec son cours à la Sorbonne, qu'une partie de sa vie. La rédaction de nombreux articles dans les revues les plus influentes, consacrées à la défense des doctrines catholiques, et surtout l'exercice de la charité chrétienne la plus ardente, étaient pour M. Ozanam autant de devoirs qu'il n'accomplissait pas avec moins de conscience; car l'instruction n'était à ses yeux qu'une des voies qui conduisent à la vertu. Il avait été à Paris, en 1833, l'un des jeunes fondateurs de la Société de Saint-Vincent-de-Paule, société qui depuis a fait tant de bien, soulagé tant de misères et placé la foi de la jeunesse chrétienne sous la protection de la charité.

« M. Ozanam avait beaucoup d'amis parmi les membres de la Société de l'Histoire de France. L'attachement le plus intime l'unissait surtout à M. Ampère, et le savant et respectable doyen de la faculté des lettres, M. Le Clerc, qui avait été l'un des juges de ses différents concours, où il obtint tant de succès, lui portait une affection toute paternelle.

« M. Ozanam était né à Milan, en 1813, d'une famille originaire de la Bresse; il avait fait à Lyon ses premières études; en 1836, il avait été reçu docteur en droit, à Paris; en 1839, docteur ès lettres, et agrégé de la même faculté en 1840. Il est mort à Marseille le 8 septembre 1853, soutenu par les sentiments de la piété la plus fervente qui avaient animé toute sa vie, au retour d'un voyage en Italie où il était allé, avec une épouse toute dévouée, chercher en vain quelque adoucissement à la maladie de poitrine qui le consumait depuis plusieurs années.

« Le nom de M. Jules Renouard est trop intimement uni à celui de notre Société pour que nous ne devions pas lui payer ici le tribut de regrets que sa mort prématurée et subite a inspirés à tous ceux qui l'ont connu. Dépositaire des publications de la *Société de l'Histoire de France*, depuis sa fondation en 1833, M. J. Renouard a justifié cette marque de confiance dès lors fort ambitionnée; il a contribué à son succès par l'excellente réputation dont il jouissait comme libraire éditeur, par ses nombreuses relations à l'étranger, et surtout par la régularité par-

faite que vos commissaires et censeurs ont toujours reconnue dans la gestion de ses comptes.

« Fils et successeur du célèbre bibliographe et bibliophile Antoine-Augustin Renouard, fondateur de cette maison de librairie vers la fin du dernier siècle, et dont la mort n'a été que de quelques mois antérieure à celle de l'honorable collègue que nous regrettons, il la dirigeait depuis 1826. Préparé à cette direction et aux relations étendues qu'elle entretenait en Europe, par des voyages répétés dans les principales villes d'Allemagne, de Hollande, de Russie et d'Angleterre, M. J. Renouard avait trouvé dans ses voyages de fréquentes occasions d'enrichir les collections bibliographiques qu'il avait su apprécier dans la maison de son père. Il a perpétué la bonne réputation que celui-ci s'était justement acquise par son expérience consommée comme éditeur, par ses nombreux travaux bibliographiques et littéraires, par les annales des Alde, des Estienne, et par l'élégante correction du texte des classiques de la littérature française. Enfin, un séjour plus longtemps prolongé en Italie avait inspiré à M. J. Renouard pour les beaux-arts, un goût très-vif qui n'a pas été sans influence sur le choix de plusieurs des éditions qu'il a plus particulièrement entreprises. *L'Histoire des peintres de toutes les époques depuis la renaissance jusqu'à nos jours*, curieux et très-intéressant recueil commencé en 1851, avec son concours comme libraire éditeur, par M. Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, est une de celles qui lui feront certainement le plus d'honneur. Ce goût des belles gravures comme ornement des textes, goût dont on a si fort abusé depuis quelques années, était aussi pour M. J. Renouard une tradition paternelle. En effet, les belles éditions des classiques français avaient été aussi vraiment *illustrées* par les charmantes compositions de Moreau, de Desenne, de Prudhon et de Saint-Aubin.

« M. J. Renouard a été pendant plusieurs années juge au tribunal de commerce de la Seine et membre de la chambre de commerce, où son caractère ferme et conciliant lui mérita l'estime de ses collègues; il fut l'un des plus ardents défenseurs de la propriété littéraire et artistique. Né en 1798 en Picardie, il est mort subitement en février 1854. L'utile coopération de son estimable associé M. Jules Tardieu qui vient de remplacer dans notre Société le confrère que nous avons perdu et qui, depuis plusieurs années déjà, dirigeait très-activement cette librairie, nous doit être une garantie qu'elle continuera de mériter la bonne renommée et la juste confiance dont elle jouit depuis plus d'un demi-siècle. Un des jeunes fils de M. J. Renouard sera préparé avec le concours de M. J. Tardieu, à la carrière commerciale et perpétuera ainsi un nom fort honorable dans la librairie parisienne. »

M. Ch. Lenormant entretient l'Assemblée du projet de publication des *Mémoires de Mathieu Molé*, qui, après avoir été examiné par le comité qu'il préside, a reçu tout récemment l'approbation du Conseil de la Société. Les diverses parties de ces *Mémoires*, éparses dans plusieurs des anciens fonds du département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, ont été réunies par M. Aimé Champollion. L'ensemble de ce travail forme un journal suivi de la vie politique du célèbre magistrat, la plupart du temps écrit de sa main, et entremêlé de pièces justificatives dont un grand nombre sont inédites. M. le comte Molé, l'un des fondateurs de la Société, et qui depuis l'origine fait partie de son Conseil, ayant pris connaissance de ce recueil, s'est montré frappé de l'intérêt qu'il présente pour l'histoire de son illustre aïeul; il a chargé M. Lenormant d'en recommander la publication à la Société, et s'offre même pour écrire le discours préliminaire qui devra être placé en tête de l'édition. Les *Mémoires de Mathieu Molé* formeront deux volumes. La copie du premier est prête, elle pourra presque immédiatement être livrée à l'impression, et par conséquent faire partie de la distribution de 1854. Le Conseil, sur l'avis du Comité de publication, après avoir admis la proposition qui lui était faite, a désigné M. Aimé Champollion pour éditeur des *Mémoires de Mathieu Molé*, et M. Lenormant pour commissaire responsable.

Cette communication est accueillie par l'Assemblée avec une évidente satisfaction.

RAPPORT DES CENSEURS.

« Messieurs,

« La mission que vous nous avez confiée s'est trouvée bien simplifiée par la clarté et la régularité des comptes qui nous ont été remis. Nous avons vérifié toutes les pièces, nous les avons contrôlées l'une après l'autre, et le résultat de la comparaison que nous avons faite des enregistrements avec les pièces justificatives a été une exactitude et une concordance parfaites.

« Ces comptes se résument ainsi :

Recettes.

Le premier janvier 1853, il restait en			
caisse.....	325 f. 53 c.		
Cotisations	9720	»	
Vente de livres.....	6698	»	16743 f. 53 c.
<i>A reporter,</i>			<u>16743 f. 53 c.</u>

Report..... 16743 f. 55 c.

Dépenses.

Honoraires	2772	50	
Impressions.....	11640	»	
Frais divers , consistant en brochage , envoi de bulletins , droits de recette et remises , loyer et assurances de maga- sin , étrennes , gages , appropriation de la bibliothèque.....	1427	57	15840 07

C'est donc une solde de..... 903f. 48c.
que vous portez à votre crédit de cette année.

« Ces chiffres, messieurs, parlent assez haut, et vous démontrent suffisamment l'état prospère de notre Société.

« Celui des cotisations est de très-peu inférieur à celui de l'année précédente, malgré les pertes nombreuses et bien regrettables que nous avons faites. D'ailleurs de nouveaux membres ont déjà comblé les vides faits dans nos rangs, et les demandes nombreuses qui nous sont adressées par des personnes qui désirent être admises dans notre Société nous permettent d'espérer que nous ne tarderons pas à atteindre le chiffre des années les plus prospères.

« Mais ce qui doit surtout attirer votre attention, c'est la vente de vos ouvrages qui dépasse de près de dix-huit cents francs celle de l'année dernière. Des recettes aussi brillantes ne sont pas un fait accidentel ; dans nos dernières assemblées annuelles , on les avait prévues dans un avenir prochain : elles trouvent naturellement leur explication dans le choix des ouvrages dont chaque année , depuis vingt ans , vous enrichissez votre fonds ; dans les soins assidus et intelligents que vous donnez à leur impression, à la correction des textes, à la beauté du papier et des caractères, qualités qui leur donnent place dans les bibliothèques les mieux composées.

« Ces succès, Messieurs, hâtons-nous d'en faire hommage aux membres du Conseil de la Société de l'Histoire de France , qui veulent bien consacrer leur temps à des travaux utiles, dont ils n'ont à espérer d'autre récompense que la satisfaction d'avoir contribué à la publication de livres ou mal édités jusqu'ici, ou qui n'avaient point encore paru, et dont quelques-uns ont jeté un jour nouveau sur des faits peu connus. N'oublions pas que c'est grâce à la bonne direction qu'ils ont imprimée à nos travaux, que nous pouvons aujourd'hui constater ces heureux résultats, et reconnaissons qu'ils les ont obtenus aussi par une bonne administration et une intelligente économie.

« Nous vous demandons , messieurs , de vouloir bien approuver les comptes de M. le trésorier, et de lui en donner décharge pour l'exercice de 1853.

« Les censeurs, DE BOUIS et BOCQUET, rapporteur. »

Les conclusions de ce rapport sont mises aux voix et adoptées ; la gestion et l'état des comptes de M. le trésorier, pendant l'exercice 1853, sont approuvés par la Société.

Lecture historique.

M. V. Le Clerc lit une notice sur les *OEuvres inédites de l'ancienne poésie française*.

Ce Mémoire , qui présente un grand nombre d'indications précieuses, et montre combien il reste encore à faire pour la publication des monuments de notre littérature du moyen âge, est écouté avec un vif intérêt.

Élections.

L'Assemblée procède ensuite à l'élection de treize membres du Conseil ; dix pour représenter le quart des membres à renouveler chaque année, et trois autres en remplacement de MM. A. Bertin et B. Guérard, décédés, et de M. de Gaulle, démissionnaire.

Sont élus à la majorité des suffrages :

MM. DE BOUIS.

DELISLE (Léopold).

DUCHESNE aîné.

GUIZOT.

HASE.

le comte DE MONTA-

LEMBERT.

MM. LENORMANT (Charles).

NAUDET.

le duc PASQUIER.

TAILLANDIER.

TEULET.

THIERRY (Augustin).

VITET.

Sont élus censeurs : MM. BOCQUET et A. DUENS.

La séance est levée à cinq heures et demie.

*Sociétés correspondantes de la Société de l'Histoire de France***En France.**

- SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DES ANTIQUAIRES de France, à Paris.
 SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, à Paris.
 SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES de l'Ouest, à Poitiers.
 SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES de Picardie, à Amiens.
 SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES de la Morinie, à Saint-Omer.
 SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES de Normandie, à Caen.
 SOCIÉTÉ FRANÇAISE POUR LA CONSERVATION DES MONUMENTS, à Caen.
 SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE du midi de la France, à Toulouse.
 SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE de Rambouillet.
 SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE de Touraine, à Tours.
 SOCIÉTÉ D'ÉMULATION de l'Allier, à Moulins.
 ACADÉMIE D'ARRAS.
 SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE de l'Aube, à Troyes.
 ATHÉNÉE DU BEAUVAISIS, à Beauvais.
 ACADÉMIE DES SCIENCES de Caen.
 SOCIÉTÉ DE STATISTIQUE du département des Deux-Sèvres, à Niort.
 ACADÉMIE DES SCIENCES de Dijon.
 SOCIÉTÉ DUNKERQUOISE, à Dunkerque.
 SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET BELLES-LETTRES du département de l'Eure, à Evreux.
 SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE du Limousin, à Limoges.
 SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS du département du Nord, à Lille.
 COMMISSION HISTORIQUE du département du Nord, à Lille.
 SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE du Puy.
 ACADÉMIE de Reims.
 ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS de Rouen.
 SOCIÉTÉ DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES de Saint-Quentin.
 SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE L'ORLÉANAIS.

A l'étranger.

- ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES de Belgique, à Bruxelles.
 ACADÉMIE ROYALE D'HISTOIRE de Madrid.
 ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES de Bavière, à Munich.
 COMMISSION HISTORIQUE du Piémont, à Turin.
 SOCIÉTÉ HISTORIQUE de Bamberg.
 SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE de Tournay.
 ACADÉMIE D'HISTOIRE ET ARTS de Liège, Belgique.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE de la Suisse Romande, à Lausanne.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE HISTORIQUE de la Suisse, à Zurich.

SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES du Nord, à Copenhague.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE de Pensylvanie, à Philadelphie.

INSTITUT HISTORIQUE de Rio-Janeiro, Brésil.

MM. les présidents des Sociétés ci-dessus indiquées, sont invités à vouloir bien faire connaître à la *Société de l'Histoire de France*, leurs correspondants à Paris.

II.

BIBLIOGRAPHIE.

61. — *Essai sur l'histoire du commerce maritime de Narbonne*; par M. Célestin Port, archiviste du département de Maine-et-Loire. — Paris, Durand et Dumoulin, 1854. In-8 de 208 pages.

Ce travail est une thèse présentée à l'École des Chartes, puis couronnée par l'Académie des Inscriptions. L'étude des causes de la prospérité croissante de la ville de Narbonne depuis le temps des Romains jusqu'au milieu du ^{xiv}^e siècle, puis de sa décadence rapide et complète, est un sujet plein d'intérêt encore aujourd'hui pour notre littoral de la Méditerranée. Voici le plan que M. Port s'est tracé et qu'il a développé, d'après le rapport de l'Académie, « avec autant de bon goût que de critique » :

Narbonne sous les Romains jusqu'au ^{xii}^e siècle. Consuls. Juridiction commerciale. Dettes. Impôts sur le commerce. Bourgeois; marchands. — Industrie: métiers; draps; vente des draps. — Commerce. Tableau de ce qu'il était au ^{xiii}^e siècle. Miel, huile, blé, vin; marins; clercs; marchands. — Commerce extérieur: consuls d'outre-mer; marques ou représailles; commerce avec l'Italie, Chypre, Rhodes, Constantinople, la Syrie et l'Asie; l'Égypte, Tunis, le Maroc; l'Espagne, l'Angleterre, la Flandre. — Décadence du commerce de Narbonne; ses causes: Aigues-Mortes, Montpellier, expulsion des juifs, changement du cours de l'Aude en 1320.

62. — *Précis chronologique de l'histoire de la ville de Saint-Dié*, département des Vosges; par M. Charles Chanzy, juge au tribunal de la même ville. In-8 de 13 feuilles 1/4. — A Saint-Dié, chez Freisz.

63. — *Recueil de chroniques de Touraine*; publié par André Salmon. — Tours et Paris, 1854. In-8 de CLII et 491 pages.

Ce recueil, publié sous les auspices de la Société archéologique de Touraine, précédé d'amples notices bibliographiques et critiques sur les documents qu'il renferme, se compose des chroniques dont voici la liste: 1^o Chronique de Pierre Begin, depuis l'empereur Dèce jusqu'à l'an 1138. — 2^o Grande chronique de Tours, depuis la Création jusqu'à l'an 1227. — 3^o Chronique abrégée de Tours;

abrégé de la précédente continué jusqu'en 1338. — 4° Chronique des archevêques de Tours. — 5° Chronique de S. Martin de Tours, 542-1199; ce morceau n'occupe que deux pages. — 6° Histoire abrégée de S. Julien de Tours, xi^e siècle. — 7° Histoire rimée de S. Julien de Tours; œuvre jusqu'à présent inédite, d'un religieux de la fin du xi^e siècle. — 8° Histoire de l'abbaye de Fontaines-les-Blanches; commencement du xiii^e siècle. — 9° Traité de l'éloge de la Touraine, des évêques de Tours, des abbés et du monastère de Marmoutier; xiii^e siècle. — 10° Chronique des abbés de Marmoutier; s'arrête en 1426. — 11° Dédicace de l'église de Marmoutier par le pape Urbain II en 1096, racontée par un témoin. — 12° Livre du rétablissement de Marmoutier par le comte Eude. — 13° Chronique de l'abbaye de Gatine. — 14° Chronique de l'église de Notre-Dame de Loches (inédite). — 15° Supplément à la chronique des abbés de Marmoutier. — 16° Chronique des prieurés de Marmoutier; xvii^e siècle (inédite).

64. — *Six femmes de Henri VIII (les)*, scènes historiques; par M. Empis, de l'Académie française. Deux volumes in-8. — Paris, Artus-Bertrand. (15 fr.).

H.-L. B.